

SOREZE 1946 1951

L'école était dirigée par un père prieur, assisté d'une part d'un régent des études et d'un censeur de discipline et d'autre part de quatre préfets de division pour les collets verts, jaunes, bleus et rouges.

À mon arrivée à l'école en octobre 1946, le prieur était le très révérend père DEYSSON (je ne garantis pas l'orthographe des noms), le censeur (où peut-être régent, je ne sais plus), était le très révérend père AUDOUARD et le préfet de division des verts le très révérend père SCHÉHADÉ. Ce dernier était le fils d'un banquier copte. Il était colossal, étroit d'épaules et large de hanches : son surnom pyramidal de Khéops lui était donc tout à fait adapté.

À cette équipe dirigeante, je crois qu'il faut ajouter pour les années 40 à 50 leur serviteur, Monsieur, Louis BONNET, beaucoup mieux connu sous le nom de CACUS. On raconte que pendant la guerre de 14, Louis BONNET était caporal et que dans sa section figurait, un certain AUDOUARD, soldat de deuxième classe, et donc son subalterne. Fort du souvenir de cette supériorité hiérarchique historique et indéniable, CACUS nous montrait qu'il faisait partie des chefs : il nous déclarait par exemple : "Audouard et moi avons fixé les dates de vos vacances"

Dans les années 1948/49, l'équipe dirigeante était la suivante :

Prieur : le père LACRAMPE

Censeur de discipline : le père LAMOLLE

Régent des études : le père DASTARAC

Les verts ont disparu, faute d'élèves

Chez les jaunes, le préfet est le père DELCUVELLERIE'

Le père Dastarac puis le père SCHÉHADÉ chez les bleus

Père MALEBRANCHE, préfet des rouges

LA DISCIPLINE

Le dortoir

La nuit, nous étions verrouillés chacun dans sa cellule.

Un levier situé à l'extrémité du dortoir, permettait d'ouvrir toutes les portes d'un seul coup. J'ai revu ce dispositif dans un film sur Alcatraz.

Lors de mon installation, j'ai trouvé une sorte d'outil en fil de fer au fond de la cathèdre qui meublait la cellule. Il mesurait à peu près 20cm. Un côté était replié, formant ainsi une sorte de manche. L'autre côté était plié à angle droit, formant un drapeau de 1cm environ.

Je l'ai montré à mon frère François : il le connaissait déjà et m'a tout expliqué :

j'avais eu la chance de tomber sur "la" cellule d'où l'on pouvait s'évader.

La partie arrière de la serrure était écartée de 2 ou 3 millimètres, cette fente étant soigneusement camouflée avec de la mie de pain pétrie et salie.

Par cet interstice, on pouvait introduire l'outil en question, accrocher le pêne et le tirer en arrière jusqu'à ouvrir la porte.

Une fois dehors, il était assez facile de crocheter la serrure d'un comparse.

Le cheminement consistait alors à gagner la cour des bleus.

Là, à côté des WC, une porte non verrouillée menait à un espace improbable, situé entre l'arrière de la salle des illustres et la rue Saint Martin.

Dans le mur de la rue, une poterne basse (un petit mètre de haut) menait au dehors.

Elle était verrouillée par un cadenas faussement enclenché, qui n'avait donc que l'air fermé. Passé ce portillon, on pouvait alors, pour quelques secondes, respirer l'air de la liberté. Ensuite, pétouille au ventre, retour précipité vers le dortoir. Je n'ai accompli cet exploit qu'une seule fois, mais savoir que c'était possible a suffi pour mon équilibre psychique...

Les déplacements

Tous les déplacements se faisaient en rang par deux ou plutôt en deux files, une de chaque côté du couloir, avec un surveillant au milieu.

La promenade du jeudi consistait en une marche de deux heures sur les routes, en rang par deux.

Frères

À l'École, il n'y a pas de prénom pour les élèves : on s'appelle par son nom de famille. Alors, pour distinguer les frères, on les numérote. Ainsi, François sera GLEIZES¹, Jacques GLEIZES² et votre serviteur GLEIZES³.

Une fois par semaine, on avait le droit de voir ses frères en marchant autour de la pelouse du mat des couleurs pendant une demi-heure environ.

Je n'ai connu ce "parloir des frères" que la première année : nous avons trouvé la parade en faisant tous les trois partie de la fanfare et réunis de ce fait plusieurs fois par semaine lors des répétitions

Courrier

Le courrier nous était livré décacheté.

Pour l'envoyer, nous devions le donner ouvert.

Pendant les vacances, nous préparions notre encre sympathique : du jus de citron soigneusement décanté et filtré. Il était stocké dans une fiole à "gouttes pour le nez".

Mes correspondances avec mes cousines étaient du genre

"Ici nous allons bien et j'espère qu'il en est de même à Carcassonne"

Mais, entre les lignes et au jus de citron

"Je me souviens du jour où tu m'apprenais à danser la samba, sur la terrasse de la villa"

Bon ... L'essentiel était de feinter la censure, n'est-ce pas ?

Le séquestre

On parlait de "séquestre "puant" et de séquestre "normal".

Nous n'avons jamais situé le séquestre puant, supposé jouxter des WC.

Je peux cependant vous parler du séquestre normal pour l'avoir moi-même pratiqué :

Un surveillant, prénommé Xavier, ne jouissait pas de notre considération : on pourrait dire, pour être aimable, qu'il n'avait pas inventé l'eau tiède...

Un beau jour, Xavier m'a collé cent lignes, pour re-récidive de bavardage pendant l'étude.

– Que dois-je écrire cent fois ?

– Ce que vous voudrez

J'ai donc écrit cent fois "Xavier est un con"

Le censeur, le père Lamolle, m'a convoqué et déclaré : – il est je crois inutile de vous dire pourquoi vous êtes puni de séquestre

J'ai été bouclé dans une chambre de l'infirmerie.

La punition du séquestre, c'est l'ennui. L'ennui n'est pas une douleur physique mais une angoisse. Et le seul remède à cette angoisse est d'avoir une occupation.

Par chance, et grâce au club littéraire de "l'académie", je connaissais par cœur bon nombre de poésies. Les récitation, d'abord in petto puis à voix haute, m'ont permis de tenir deux bonnes journées.

Le troisième jour, j'ai reçu la visite du père prieur.

– Regrettez-vous ce que vous avez fait ?

– J'étais libre d'écrire ce que je voulais et j'ai écrit la vérité.

– J'aurais aimé que vous me répondiez que vous regrettiez la **cruauté** de votre geste.

Voilà la leçon de morale la plus forte que j'aie jamais reçue et je l'ai prise comme un grand coup dans l'estomac : je réalisai que, en fait, j'avais profité d'une supériorité que j'avais sur quelqu'un pour gagner l'humilier.

Je vous assure que plus jamais dans ma vie je n'ai usé d'un quelconque avantage pour triompher d'un plus faible que moi.

À ma "levée d'écrou" j'ai vu que Xavier de Jorna n'était plus à l'École. Encore aujourd'hui j'en ressens de la honte.

Par mesure de clémence, le père Lacrampe m'a laissé un opuscule à lire : comment se débarrasser des puces et autres punaises dans une maison. Je l'ai tellement lu et relu, de la première à la dernière ligne que, encore aujourd'hui je me sens imbattable sur les caractéristiques bienfaitrices du lindane...

L'appel

Chaque jour, au début du premier cours, le professeur procédait à l'appel des élèves. Le résultat était consigné dans un "cahier de présence" collecté par Cacus.

L'ÉDUCATION

Notre relation avec les pères n'était absolument pas liée à la discipline, qui paraissait immanente et faisant partie des murs. Je pourrais dire que nous avions avec eux une "respectueuse familiarité". En témoigne cette histoire qui circulait à propos du père Dastarac : à l'issue de sa messe matinale, le servant lui aurait déclaré :

– Il y en a des qui aiment s'offrir un bon petit coup de rouge avant le petit déjeuner !

Le père lui a alors pincé le nez pour lui faire ouvrir la bouche et versé dedans le contenu de la burette de vin : une épouvantable et horrible piquette...

À part chez les verts, où l'on jouait à "barres" ou au "foot-ball" en échasses et avec une balle en bois, il n'y avait pas de jeux dans les cours de récréation. Tout le temps laissé libre par les cours magistraux était employé à des activités éducatives, toujours de très haut niveau.

Les clubs littéraires

L'**Académie** chez les collets jaunes, le **Portique** pour les bleus et l'**Athénée** chez les rouges.

L'Académie était animée par monsieur de Saint Vincent, aristocrate très vieille France (il venait à l'École en culotte courte boutonnée sous les genoux, bas de laine et souliers à boucles). Il nous proposait surtout d'apprendre par cœur des poèmes avec un choix d'auteurs très éclectique : de Pierre de Ronsard (*Mignone allons voir si la rose...*) à Jacques Prévert, (*rappelle-toi Barbara...*) et en passant évidemment par Victor Hugo (*Demain dès l'aube...*). L'humour n'était pas absent de nos travaux et je ne résiste pas au plaisir de vous citer ce poème farfelu, uniquement composé de la juxtaposition de vers célèbres et que j'aime encore à me réciter.

*Mon père, ce héros au sourire si doux
 Qui mangeait sobrement mais qui buvait beaucoup
 S'endormit en buvant du rhum
 Alors ma mère lui dit – tu dors Brutus et le rhum est dans les verres
 C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit
 Ma mère, Jézabel avait bu moins que lui
 Mais elle ingurgitait du rhum avec courage
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage
 Mon père s'éveillant, rauque et rébarbatif,
 Cria – Laissez-moi seul servir les digestifs
 Je me les sers moi-même avec assez de verve.
 Et je ne permets point qu'un autre me les serve
 C'est alors qu'intervint en ce touchant récit
 Une enfant de seize ans, une enfant grecque aussi
 La petite servante à l'origine hellène
 Cette enfant de seize ans qui puait de l'haleine
 – Vous avez bu dit-elle en agitant la main
 Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain
 Mon père se levant, s'écria, plein de rage,
 – Qui te rend si hardie de troubler mon breuvage ?
 Tiens, cela t'apprendra à troubler nos ébats
 Le coup passa si près que le chapeau tomba
 Et mon père à nouveau calotta la soubrette.
 L'enfant avait reçu deux baffes à la tête
 Elle se mit à pleurer comme un veau
 Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
 Et désespérément elle chantait sa peine.
 Ô combien de marins, combien de capitaines
 Eussent aimé la voir dans ce simple appareil
 D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil
 Mon père, cependant, dédaignant la cirrhose
 Prépara un cocktail, ce qu'on appelle un rose
 Il le but, il en but un second, coup sur coup
 Puis il s'en prépara un troisième, bien doux
 Et rose, il a vécu ce que vivent les roses :
 L'espace d'un glouglou
 Ma mère, cependant, craignant pour sa santé
 Osa lui présenter trois petits quarts Perrier
 Il les but et changea de couleur
 Rien ne nous rend plus blanc qu'une grande douleur
 Et ma mère, affolée, lui disait, maternelle,
 Ta douleur du Perrier sera donc éternelle ?*

Le directeur de conscience

Voilà une institution extrêmement originale et qui me paraît assez unique :

Chaque élève pouvait, et s'il en exprimait le désir, désigner un père comme "directeur de conscience"

Il pouvait alors aborder avec ce directeur les problèmes de son choix, qu'ils soient personnels, philosophiques, techniques ou tout autres.

J'ai eu pour ma part successivement deux directeurs de conscience, les pères Pouget et Girard.

Ils m'ont surtout appris à réfléchir et à trouver par moi-même les réponses à mes questions, dans le respect de la logique et de l'honnêteté.

(mais je dois vous avouer cependant qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit d'aborder avec eux le cas de la discipline à l'École...)

L'équitation

C'était un fleuron de l'École, mais lorsque j'ai eu l'âge de monter, les chevaux avaient disparu dans la tourmente financière. Je ne peux donc pas vous en parler davantage.

La fanfare

Nous étions très fiers d'en faire partie et jouions avec enthousiasme. Le répertoire était d'une dizaine de marches militaires parmi les plus classiques. Notre réputation dans la région devait être assez bonne, puisque nous avons été invités à nous produire à Carcassonne à l'occasion d'un match de rugby et à Castres pour un concours d'élégance automobile (excusez du peu...)

La chorale

Elle était forcément d'un niveau assez élevé, puisque j'en ai été viré pour ne pas arriver à corriger un dérapage d'un quart de ton sur je ne sais plus quelle note du sixième octave !

Le théâtre

Nous y avions toutes les audaces

François n'a pas hésité à jouer Salomé dans la danse des sept voiles

Jacques assistait notre prof de dessin pour assurer les mises en scène, en suivant les conseils de Jean Vilar, passé nous voir.

Je jouais moi-même un petit nègre, en maillot de bain et passé de la tête aux pieds au saindoux noirci à la suie.

La gymnastique

Monsieur de Ville régentait un gymnase fort bien équipé, de portique, cheval d'arçon, barres parallèles, barre fixe et autres trapèzes.

Il m'a appris à tourner un soleil, à la barre fixe (un seul tour une seule fois, certes, mais tout de même !) et également à sauter "en vol" d'un trapèze à l'autre.

L'aéromodélisme

J'ai pu réaliser un planeur en balsa et papier japonais de 1,5m d'envergure et qui, ma foi, volait assez correctement.

La spéléologie

Le père Pouget a emmené trois d'entre nous explorer le "Trou du Calelh". Nous étions équipés pour cela non pas de calelhs, mais de lampes à carbure, initialement prévues pour l'éclairage des bicyclettes.

Je me suis même baigné dans "le lac", à l'extrémité de la grotte. Ce "lac", n'exagérons rien, mesure 4 ou 5 mètres de large sur 8 ou 10 de long est en fait un syphon sur "la rivière" et qui empêche d'aller plus loin. J'en dirai seulement que l'eau y est à moins de 10 degrés...

L'archéologie

L'archéologie est restée à l'état de projet.

L'idée était que "lorsque nous en aurions acquis les capacités", nous pourrions aller fouiller le site préhistorique de Berniquaut. Je n'ai jamais escaladé cette colline.

On voit que, passé l'obstacle assez violent de la discipline, le séjour à l'École était excellemment positif et formateur.

J'ai qualifié cette discipline de "carcérale". C'est ainsi que je l'ai ressentie. Il serait peut-être plus approprié de dire qu'elle était plutôt militaire mais complètement anachronique.

On racontait l'histoire d'un élève qui s'est "évadé" par une belle nuit et s'est dirigé vers chez lui (à Carcassonne) ...à la boussole Il a été récupéré le lendemain par un paysan et ramené à l'École par les gendarmes.

On ne l'a pas revu à l'École.

Vis à vis de la discipline, je partagerais les élèves en trois catégories

La plus grande part, qui s'en accommodait

Une petite coterie, dont je me vante d'avoir fait partie, et qui l'accueillait à sa propre sauce.

Quelques malheureux, enfin, qu'elle a brisés. L'évadé de Carcassonne et Beigbeder sont du nombre de ceux-là. Je crains que j'aurais pu moi aussi les rejoindre, si je n'avais pas eu la chance d'être aidé et "initié" par mes frères et leurs copains.